



La France sous le regard  
d'Achille Mbembe  
DÉCRYPTAGES

**Regards sur la France** Chaque semaine, un intellectuel livre au « Monde » ses réflexions sur l'état du pays et l'évolution de nos sociétés

# « Gare au capitalisme animiste ! »



**H**istorien atypique de l'Afrique, Achille Mbembe entretient un rapport à la fois étroit et critique à la France. Imprégné de sa culture et de sa langue, il y a étudié et noué de nombreuses amitiés. Mais il a aussi critiqué sa face « nocturne », que constitue notamment la période coloniale. Analyste de la « post-colonie » – des sociétés récemment sorties de la colonisation –, Achille Mbembe élabore une pensée du monde globalisé, cherchant les laboratoires d'une future humanité partagée.

**La crise française provient-elle de ce que vous avez appelé le « déclin d'une nation figée » ?**

Après la décolonisation et surtout la perte de l'Algérie, la France a eu tendance à se recroqueviller sur elle-même et à se recentrer sur l'Europe. Ce mouvement s'est accéléré au cours du dernier quart du XX<sup>e</sup> siècle. Résultat de l'assèchement de son imagination : la France est aujourd'hui rongée de l'intérieur par un conservatisme bigot, obsédée par un désir brûlant d'apartheid et par le rêve passablement surréaliste d'une communauté sans étrangers.

**Comprenez-vous néanmoins ce que certains appellent le « sentiment d'insécurité culturelle » des Français ?**

La réalité est que le visage de la société française ira se métamorphosant, se pluralisant. D'un point de vue culturel et démographique, la France de demain sera une mosaïque humaine. Ce processus historique est sans retour. Le mieux que l'on puisse faire, c'est de s'y préparer tranquillement, sans remuer la boue. Quant aux jeunes Français issus de l'immigration, ils gagnent à prendre leur place pleine et entière dans la société et dans la culture non en s'isolant dans des ghettos, mais en inventant de nouvelles manières d'être français dans un monde désormais défini par la multiplicité des appartenances. Dans le futur proche, les républiques les plus dynamiques seront celles qui sauront instituer le partage de la multiplicité.

**L'Europe est-elle devenue la périphérie du nouveau monde globalisé, et la Fran-**

**ce une simple province d'une planète multipolaire ?**

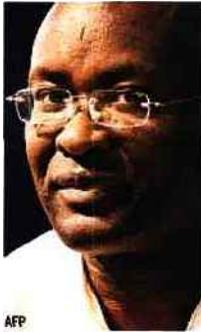
L'archive européenne, c'est-à-dire l'ensemble des pensées que l'Europe a léguées, a été indispensable à la construction de notre monde. Mais cette archive est en voie d'épuisement. L'Europe aurait pu articuler une « pensée monde » à l'époque des grandes découvertes, quand elle a été mise en contact avec l'Afrique et les Amériques. Mais, à cause de son incroyable capacité de déni, elle n'a pas pu reconnaître qu'il existait des histoires parallèles du monde. Elle les a considérées comme des notes de bas de page de sa propre histoire.

Elle a voulu exercer sur le reste de la planète une sorte de capitaneat autoproclamé. Elle s'est donc privée de la possibilité d'articuler une pensée monde. Aujourd'hui, le centre de gravité du monde s'est déplacé en de multiples autres points de la planète. Ce déplacement est à l'origine d'une crise dans la conscience et la politique européenne. Toutes les tensions autour de l'immigration, du port du voile, de l'islam, voire les nouvelles guerres d'occupation, sont des symptômes de ce malaise. Il faut redonner vie à cette archive européenne, mais sa réanimation sera le résultat de la confrontation avec d'autres univers de pensées et d'argumentations.

**Quelle influence la France a-t-elle eue sur votre parcours intellectuel ?**

Vis-à-vis de la France tout comme de mon pays d'origine, le Cameroun, de l'Afrique du Sud et des Etats-Unis qui m'accueillent, je me suis efforcé de cultiver des rapports d'indépendance, de compagnonnage et de lucidité. L'Europe n'est donc plus le centre de gravité du globe. Que l'on s'en félicite ou que l'on s'en désolle, cet événement ouvre des possibilités – mais est aussi porteur de risques – pour la pensée.

Echapper à ces risques exige de reconnaître qu'il y a des chronologies plurielles du monde ; que l'autre n'est pas nécessairement notre envers ; et que l'on ne peut plus se contenter du solipsisme et des discours auto-aveuglants si l'on veut véritablement réfléchir à hauteur du monde. Dans ce geste qui implique de la circula-



AFP

## Achille Mbembe

*Né au Cameroun en 1957, théoricien de la « post-colonie », Achille Mbembe est professeur d'histoire et de science politique à l'université du Witwatersrand, à Johannesburg, en Afrique du Sud, et enseigne au département de français de l'université Duke aux Etats-Unis. Auteur de nombreux articles et ouvrages collectifs, au rayonnement mondial, consacrés à la politique africaine, il a publié récemment « Sortir de la grande nuit. Essai sur l'Afrique décolonisée » (La Découverte 2010). Son prochain ouvrage, « Critique de la raison nègre », paraîtra aux éditions de La Découverte en octobre*

tion, de la traduction, du conflit et des malentendus aussi, il y a des questions qui se dissolvent d'elles-mêmes. Sans cette possibilité de circulation et de rencontre d'intelligibilités différentes, il n'y a pas de pensée monde. Il n'y a que des pensées régionales ou encore provinciales. Pour nous qui réfléchissons à partir du Sud et en langue française, le travail consiste à jouer sur ces rapports de force et à peser sur ces frictions internes, non pour creuser l'écart entre l'Afrique et la France, mais pour élargir les brèches et briser les chaînes de l'aveuglement, du déni et du racisme.

**Vous avez quitté assez jeune le Cameroun. Quel souvenir gardez-vous de la sortie de ce que vous appelez la « grande nuit » de l'Afrique décolonisée ?**

Je porte ce pays, ses histoires, ses habitants et ses paysages en moi, partout où je vais. Dans la forêt du sud du Cameroun où j'ai grandi, la nuit est dense et noire, les ténèbres y sont presque palpables. Je conserve de mon enfance ce souvenir du jeu des ténèbres, des lucioles et des hiboux qui hululent, des fins de saison sèche, des tornades en fin d'après-midi, la puissance de la nature et le brillant des couleurs et des fêtes. Mais la nuit que je garde en mémoire est aussi celle d'une histoire qui titube et peine à créer quelque chose de propre et de neuf.

Une grande partie de ma réflexion prend sa source dans cette question de la nuit de l'histoire qui concerne les Africains dans leur ensemble, et leur longue lutte, partout où le destin les a transplantés, pour se signifier en propre. Cette thématique de la nuit est centrale dans la réflexion philosophique et théologique

des Africains, mais aussi dans la fiction et la créativité artistique. Elle fait signe à quelque chose qui vient, et qui sera, on l'espère, radicalement neuf.

**La décolonisation du Cameroun a été une sorte d'indépendance détournée, car le pouvoir a été pris par des Camerounais qui avaient lutté contre les opposants aux forces d'oppression coloniales.**

**Dans ce devenir nègre du monde, la race n'est plus une question de couleur, mais celle de la production d'une humanité subalterne, superflue, vouée à l'abandon, quand ce n'est pas à la destruction calculée**

**les. Est-ce la raison pour laquelle vous avez quitté le pays ?**

Oui, c'est la raison « spirituelle » de ma prise de distance par rapport à mon pays. Je me suis efforcé de donner du sens à cette distance que j'ai délibérément instaurée entre moi et le monde qui m'a vu naître et grandir. Mais je ne suis pas un exilé, je ne suis pas un nomade. Je suis un passant. Je cherche à assumer une condition de vie dans le monde qui fait de la traversée et de la circulation le motif essentiel de la pratique intellectuelle et artistique et d'une esthétique de l'existence.

**Vous avez vécu à Paris, à New York, et vous êtes finalement installé à Johannesburg. En quoi l'Afrique du Sud est-elle le laboratoire politique de cette « humanité partagée » que vous appelez de vos vœux ?**

J'y vis depuis quatorze ans, et c'est ici que, pour la première fois, j'ai entrevu la possibilité d'une Afrique dont le futur est énoncé sur le mode d'une ouverture infinie. L'Afrique du Sud est un pays relativement vieux. Il compte plus de trois cent cinquante ans de vie moderne. Mais ici, et pendant très longtemps, la modernité s'est traduite par la mise en place d'un système racial fait d'avilissement et de cruauté.

Au cours de la dernière moitié du XX<sup>e</sup> siècle, ce pays s'est donné la possibilité de tout recommencer. Rares sont les pays qui se sont véritablement affranchis du fardeau de la race et ont pu se reconstruire sur la base d'une idée simple : tous les hommes et les femmes sont égaux. La démocratie moderne n'est pas parvenue à résoudre la question de la race, contrairement à la question ouvrière, centrale après l'industrialisation, ou, dans une autre mesure, celle du genre, avec l'accession de la femme au droit de vote. C'est ce projet d'égalité et de mutualité qui sous-tend l'expérience sud-africaine contemporaine. Et c'est un projet dont la signification est universelle. **Quelles sont les inventions sociales et politiques de l'Afrique du Sud ?**

C'est le seul endroit au monde où l'on assiste à un démantèlement systématique de l'arsenal racial qui aura permis de déposséder, en son nom et ce pendant trois siècles et demi, une partie importante de la population. Cette déconstruction de la race va de pair avec une philosophie de la réparation, inséparable d'une conception élargie de la justice et de la responsabilité. Cette philosophie de la réparation est aussi une éthique du partage et de la réciprocité. Elle considère qu'il est impossible d'attenter à la dignité d'autrui sans que cela cause en nous-mêmes d'importants dommages.

La loi de la vengeance repose en effet sur un échange ininterrompu de la mort entre les victimes et les bourreaux. L'Afrique du Sud nous enseigne que rouvrir le futur à tous n'est possible que sur la base d'une reconnaissance mutuelle. Ce que la « nation arc-en-ciel » cherche à faire reviv-

vre, c'est le rêve d'une humanité capable de transcender la différence et d'imaginer une politique du semblable et de « l'en-commun », un futur que l'on pourrait partager. **Pourtant, même en Afrique du Sud, vous observez ce que vous appelez une « rebalkanisation du monde »...**

Après la chute du mur de Berlin et la défaite du communisme, on a connu une période de mondialisation heureuse. Elle était conduite par l'idée que la planète allait s'unifier autour de trois choses : les marchandises qui pourraient circuler d'un bout à l'autre du globe dans un contexte de libéralisation plus ou moins généralisée ; un nouveau droit international qui unifierait l'ensemble des Etats ; la conversion du monde entier à la démocratie de marché. Pourtant, après les attentats de New York en 2001, une nouvelle dynamique s'est mise en place, dont on observera les conséquences pendant au moins le demi-siècle à venir.

On a assisté à une rebalkanisation du monde avec, par exemple, l'apparition de nouvelles formes de guerre (l'Afghanistan, l'Irak...), qui sont des formes d'occupation, de création de zones de désordre où tout est détruit et où s'ouvre ensuite une période de reconstruction qui n'a elle-même rien de linéaire. Ces nouvelles périodes de guerres asymétriques ont remis à l'ordre du jour les théories de la contre-insurrection expérimentées au moment de la décolonisation. On renoue avec la militarisation des frontières et, surtout, le rêve qui taraude les sociétés européennes, comme d'ailleurs l'Afrique du Sud, celui d'une communauté sans étrangers, d'un nouvel apartheid.

**Pensez-vous que l'Occident se soit réalisé ou bien égaré dans le capitalisme numérisé ?**

C'est l'ensemble du monde qui désormais vit à l'âge du capitalisme numérisé. Cette phase du capitalisme se caractérise par le recodage de l'ensemble des champs de nos existences dans et par le langage de l'économie et des neurosciences. Elle s'est soldée par une accélération du processus

de réduction du sujet humain à un code numérique, quand ce n'est pas simplement à un objet. Nous vivons au rythme de flux incessants d'événements qui frappent nos consciences et nos vies, mais qui ne s'inscrivent plus dans nos mémoires, dans une histoire commune.

**Vous observez une convergence entre le capitalisme actuel et l'animisme traditionnel. Quelle est la nature de ce « capitalisme animiste » ?**

Ce capitalisme cherche à effacer toute distinction entre le monde des humains et le monde des choses et des objets. Il cherche à dicter toutes les relations de filiation ainsi que les conditions de production du vivant. Il encourage les individus à investir beaucoup d'émotions dans les objets, à donner vie à des choses qui apparaissaient jusque-là inertes et à réduire les personnes humaines elles-mêmes à des objets désirables et susceptibles d'être consommés. Dans ce sens, il veut faire de nous des « nègres ». Et dans ce devenir nègre du monde, la race n'est plus une question de couleur, mais celle de la production d'une humanité subalterne, superflue et vouée à l'abandon, quand ce n'est pas à la destruction calculée.

**Dans vos essais, vous mêlez argumentation théorique et digression poétique. Est-ce une façon de prolonger le geste de Montaigne à l'ère planétaire ?**

Pour traiter de l'Afrique dans le monde d'une manière qui ne sombre pas dans la pure répétition, je suis parfois obligé de recourir à une écriture figurale, une écriture qui oscille entre le vertigineux, la dissolution et l'éparpillement. C'est une écriture faite de boucles entrecroisées, et dont les arêtes et les lignes chaque fois se rejoignent à leur point de fuite. La fonction de la langue est de ramener à la vie ce qui avait été abandonné aux puissances de la mort. La langue doit ouvrir accès aux réserves de vie, aux gisements du futur. Pour y parvenir, elle doit se faire puissance et beauté. Or, aucune langue ne se prête mieux à ce genre d'opération que la langue française. ■

**PROPOS RECUEILLIS PAR  
NICOLAS TRUONG**